

contradiction, comme le dit Losovsky avec le reste de la pensée exprimée par Marx et Engels à ce sujet. Losovsky détache arbitrairement l'interview à Hamann de son contexte historique : la lutte contre le Lassalisme qu'il traite dans un autre chapitre et auquel il suffit de se reporter pour que tout s'éclaircisse. Marx, l'année précédente, écrivait en effet à Schweitzer, chef de l'organisation dont Hamann était membre.

« Vous avez éprouvé sur vous-mêmes l'opposition du mouvement de secte et du mouvement de classe. La secte cherche sa raison d'être dans son point d'honneur, non dans ce qu'elle a de commun (1) avec le mouvement de classe, mais un certain talisman particulier qui la distingue de ce mouvement... Une nouvelle période de développement a commencé dès maintenant, et le moment est venu de dissoudre le mouvement sectaire dans le mouvement de classe et de liquider définitivement toutes les survivances... En ce qui concerne les éléments justes contenus dans la secte, elle aurait dû les introduire dans le mouvement de classe pour l'enrichir. Au lieu de cela, vous avez exigé du mouvement de classe qu'il se subordonne à un mouvement sectaire particulier. Ceux qui n'étaient pas de vos amis en ont conclu que vous vouliez à tout prix conserver votre mouvement ouvrier particulier. » (l. p. 39).

Dans une autre lettre au même Schweitzer, Marx insistait encore sur le péril bureaucratique néfaste à l'éducation même de la classe ouvrière qu'il y aurait à subordonner organiquement le mouvement syndical à un mouvement politique entendu comme mouvement de secte :

« Mais alors, même qu'une telle organisation serait possible (je dois dire d'ailleurs que je la crois tout bonnement impossible), c'est en Allemagne qu'elle serait la moins désirable. Ici l'ouvrier subit dès l'enfance un dressage bureaucratique et fait confiance à ses supérieurs, et c'est ici qu'il importe le plus que l'ouvrier apprenne à marcher sans l'aide des autres ». (l. p. 40).

On pourra retourner ces textes qui éclairent l'interview d'Hamann de toutes les façons. On ne leur fera pas dire autre chose que ce qu'ils disent. Et l'on ne peut s'empêcher de les trouver d'une actualité brûlante dans la situation actuelle, caractérisée

(1) Souligné par Marx.

LA QUESTION RELIGIEUSE AU MEXIQUE

La propagande réactionnaire du clergé

La propagande incessante à laquelle se livre le clergé s'adresse essentiellement aux masses, c'est-à-dire aux Indiens de la campagne et au prolétariat urbain, lui-même Indien et surtout métis ; elle cherche également à toucher la peu nombreuse classe moyenne, employés, « intellectuels », étudiants,

Il n'est pas difficile de se renseigner sur la propagande religieuse destinée au prolétariat rural et urbain, puisqu'elle se condense en des feuilles imprimées et des brochures répandues à profusion aux cours des fêtes. Il suffit d'y jeter un coup d'œil pour s'apercevoir que cette littérature, loin de pouvoir exercer une heureuse influence intellectuelle, ne peut que contribuer à l'entretien d'un esprit prodigieusement borné d'étroite superstition. En vérité, bien que l'on s'attende à tout, on demeure stupéfait devant la grossièreté, la violence, la mauvaise foi et la sottise qui se déploient dans ces publications. En voici quelques échantillons.

Une des feuilles imprimées que l'on répand parmi les Indiens pendant la fête de la Vierge de Guadalupe raconte l'histoire suivante : un paysan d'un village de l'Etat de Puebla, se trouvant très malade, demanda à la Vierge de Guadalupe de le guérir, et lui promit deux pesos pour son église. Sans doute alléchée par cette aubaine, la Vierge guérit le pauvre homme ; cependant (le récit est quelque peu obscur sur ce point) elle ne le guérit pas suffisamment pour qu'il pût marcher et se rendre lui-même à la Villa de Guadalupe pour payer son dû.

Il profita du voyage d'un de ses voisins, auquel il confia la somme ; mais le voisin, pratique, préféra garder pour lui les deux pesos (soit environ 10 francs). Comme il revenait par les

par une sorte de régression du mouvement ouvrier aux formes sectaires grandes ou petites, situation dont il faudra bien sortir si l'on veut aller de l'avant.

Nous ne ferons pas à la mémoire de Marx, l'injure de supposer, selon une autre interprétation distincte de celle de Losovsky, qu'il ait rusé au cours de cet interview dans un esprit de pure concurrence boutiquière contre l'organisation Lassalienne.

Marx était-il donc à son époque, ce qu'on appelle aujourd'hui un syndicaliste professant que les syndicats non seulement se suffisent à eux-mêmes, mais qu'ils suffisent à tout ? Ce serait aussi une erreur de le croire. Marx, partisan de l'indépendance organique du mouvement syndical, n'a jamais prêché une soi-disant indépendance idéologique des syndicats qui les placerait en marge du socialisme proprement dit et aboutirait à faire des syndicats un mouvement soit amorphe, soit sectaire. Le problème que Marx s'est posé toute sa vie était celui de l'union du mouvement ouvrier spontané et du socialisme. Ce problème n'est pas de ceux qui admettent des solutions purement théoriques, mais de ceux qui veulent des solutions pratiques. Cette solution n'est pas encore atteinte ici et il n'y a là rien qui doive étonner, car le jour où elle sera atteinte, sera celui de la révolution. Bien des données nouvelles ont été introduites tant sur le plan politique que sur le plan syndical, après l'expérience de la guerre et de la révolution russes. Mais aussi bien, le cours actuel de la révolution russe que celui de la lutte ouvrière mondiale, viennent nous replacer aujourd'hui dans une situation de crise profonde du mouvement ouvrier qu'il n'autorise pas plus le désespoir que celles du passé, mais oblige à une reprise patiente du problème que Marx a admirablement posé en tenant compte de toutes les données nouvelles et de toutes les expériences récentes. Ce que nous devons chercher chez Marx, ce ne sont nullement des panacées à transplanter artificiellement d'une époque historique dans une autre, mais les indications générales qui conservent toute leur valeur. Nous savons par lui, comment se pose le problème, et nous savons aussi quelle est la fausse solution qu'il convient d'écartier : la désastreuse confusion du mouvement de secte et du mouvement de classe dont nous faisons tous actuellement la pénible expérience en face du fascisme montant.

A. PATRI.

sentiers de montagne, la conscience peu tranquille, des loups sentiraient de la forêt et le dévorèrent. On admirera cette haute conception religieuse et cette manière de terroriser les pauvres Indiens avec la représentation d'une divinité qui vous guérit moyennant finances, et qui tue un homme pour 10 francs.

Il existe à Mexico un centre de propagande catholique qui publie des brochures signées « Pedro Sembrador », « Pierre le Semeur », brochures destinées à fournir la base de conférences éducatives ; elles sont imprimées avec l'approbation de l'archevêché. Ouvrons par exemple le numéro 19, concernant un sujet véritablement... brûlant : « La conception catholique l'Enfer. » Tout y est divisé en sections ou paragraphes pour permettre une édification plus rapide. La première partie a pour titre : « Ce que nous savons de certain à propos de l'Enfer » et la seconde « Ce que nous ne savons pas sûrement » (mais que l'on sait tout de même un peu) : louable exemple de méthode scientifique. Vous lirez dans la première partie une fort savante discussion sur le feu de l'enfer, démontrant que ce feu n'est pas une métaphore, mais qu'il est « réel et matériel, bien qu'il ne soit pas matériel à la façon du nôtre, de même que notre corps ressuscité sera réel et matériel, mais non matériel à la façon du nôtre ». Dans la seconde partie est traitée, entre autres, la question délicate du lieu où se trouve l'enfer. Le savant auteur n'ose préciser, mais penche fortement pour l'opinion « que le lieu de l'enfer se trouve à l'intérieur de la Terre ». La conclusion de l'ouvrage porte le titre de « Le dogme de l'enfer éternel devant la raison » ; et vous y verrez que la raison humaine ne trouve rien à redire à ce qu'un pécheur endurci (par exemple un ennemi du clergé mexi-

caïn) expie ses crimes d'une courte vie par une éternité de souffrances : la preuve en est que « toute religion qui mérite le nom de religion » a reconnu l'existence de peines dans l'au-delà. Il est évident qu'on n'en peut demander davantage. Je ne puis, faute de place, analyser d'autres brochures, me contentant de signaler que celles qui concernent les questions historiques et non théologiques contiennent d'énormes erreurs et les plus grossiers mensonges (on y apprend, par exemple, que Luther et Calvin provoquèrent la Réforme « pour pouvoir se marier ! »).

Que penser également de la petite histoire suivante, racontée dans un ouvrage de propagande catholique ? Un jeune homme du nom de Joaquin Silva, ayant été surpris en lutte contre le gouvernement, fut fusillé. Deux mois plus tard, une dame qui possédait trois maisons, dont les locataires la payaient mal, eut l'idée de recourir à l'intercession du « martyr » Joaquin. Bien lui en prit, car en trois jours, les mauvais locataires avaient démenagé et furent remplacés par de braves gens, qui payaient rubis sur l'ongle. Propriétaires, adressez-vous au bienheureux Joaquin, victime de Galles (1).

Mais ce côté « moyennageux » de la propagande n'est pas le seul ; s'adressant au prolétariat des villes, plus avancé et conscient que l'Indien des campagnes, le clergé sait adopter un langage approprié. Sa presse consacre de nombreux articles à prouver que l'Eglise est la meilleure protectrice du prolétariat. On cite Léon XIII, et l'encyclique « Rerum Novarum » ; on écrit que « Le clergé et les organisations séculières sont allées prêcher, comme de nouveaux apôtres, la Justice sociale, et défendre le prolétariat contre l'égoïsme individualiste de notre époque » (El Debate, 12 décembre 1932) ; que « l'abaissement matériel est « postérieur » à l'abaissement spirituel » et qu'en conséquence l'Eglise en élevant l'homme spirituellement l'élève matériellement (El Debate, 13 novembre) ; et que pour résoudre la question sociale il n'eût pas « abolir la propriété, mais la christianiser » (même journal, 12 février 1933). En même temps, on couvre d'injures les Soviét. Un écrivain français « distingué », M. Georges Goyau, collabore à cette œuvre pie (2) ainsi que les extrémistes mexicains, notamment Tejeda, que l'on surnomme burlesquement « Tejedowsky ». Cela nous mène à considérer un peu la presse catholique. Des journaux comme El Debate, Omega, ou La Epoca, contiennent outre les articles relatifs au prolétariat :

1) Des critiques amères et violentes contre le gouvernement, contre Tejeda, contre divers gouverneurs d'Etats.

2) De l'histoire ecclésiastique, des récits de miracles, etc.

3) Des articles de « sociologie » destinés à réfuter le communisme (ceux-là même, d'ailleurs, qui prétendent le réfuter ignorent visiblement ce dont ils parlent ; pour eux, un communiste est un monsieur qui veut abolir la propriété et nationaliser les femmes).

4) Des articles relatifs à l'éducation publique, où l'on accuse le Ministère de combattre l'esprit religieux.

5) Des articles sur la « question sexuelle ».

Sur ce dernier point, on peut apprécier combien réactionnaire est l'action du clergé ; l'idéal familial développé par les auteurs est la famille patriarcale, le « foyer » hermétiquement fermé où la femme est réduite au rôle de « mère de mes enfants ». La « femme intégrale », écrit un des « intellectuels » du parti catholique, Federico Gamboa, c'est « la fiancée qui nous disait : je t'adore, l'épouse qui nous disait : je te pardonne (3) et la mère qui nous murmura si souvent : je te bénis ». Quant à la « femme moderne », selon ce même auteur, c'est « une poupée peinte et demi-nue, qui pratique le divorce aux dépens de ses enfants, qui assassine son amant, fréquente le cabaret, boit des cocktails, fume du tabac égyptien et risque de fortes sommes aux cartes... » La femme, dit un autre, doit vivre « à l'abri de la décence et de la spiritualité ». Autrement dit, on exalte une forme de famille encore assez fréquente au Mexique, dans la classe bourgeoise, une famille où la femme, séparée du monde extérieur, est une proie aisée pour son confesseur, qui agit par elle sur le mari et surtout sur les enfants. Quant à la femme moderne, c'est la « vamp » de cinéma ; mais les ouvrières, les Indiennes courbées sur les champs de maïs, les filles que les maris chrétiens rendent mères par distraction, que deviennent-elles ? Voilà qui importe peu. L'Eglise

(1) Cette histoire est empruntée à un ouvrage intitulé « La lucha de los Catolicos mexicanos », signé « Un amigo de Mexico ». On trouvera la citation complète dans « Sender », pages 224-25.

(2) « La mystique pédagogique des Soviét », « El Debate » du 12 février.

(3) Mais qu'est-ce donc exactement que ce mari chrétien doit se faire pardonner ?

ne s'intéresse qu'à son idéal modelé à l'image d'une vieille société aristocratique. Lorsque l'Etat de Veracruz, sous le gouvernement de Tejeda, proclame la loi « d'eugénésie », établissant le contrôle des naissances et la stérilisation de certains sujets (novembre 1932), la presse catholique s'indigne. « Cette disposition n'est pas seulement immorale, mais constitue une attaque directe aux droits de l'individu », déclare-t-on, et l'on s'éleve avec violence contre « la propagande concernant les procédés immoraux destinés à éviter les naissances ». Plus récemment, lorsqu'il a été question d'instituer l'éducation sexuelle, si nécessaire au Mexique, où tant de femmes du prolétariat et du milieu indigène sont victimes de leur inconscience et de leur ignorance, le « tolle » a été formidable ; des Associations de Pères de Famille, d'une tendance facile à apercevoir, ont protesté avec véhémence. L'affaire semble enterrée pour l'instant, le gouvernement n'ayant pas répondu à cette campagne insolente comme aurait répondu un Tejeda.

Réactionnaire, retardataire, tendant à freiner de toutes ses forces évolution et révolution, hypnotisés par l'image de la société féodale dont l'Eglise fut un instant le sommet, telle apparaît la propagande et l'action du clergé sur les masses. Si elle s'adresse aux intellectuels, c'est pour les détourner des doctrines qui pourraient les amener à secourir le prolétariat et pour maudire ceux d'entre eux qui ont déjà fait volte-face. A tous les degrés, depuis l'historiette édifiante jusqu'à la critique à prétentions scientifiques et sociologiques, ces innombrables publications n'ont qu'un but : maintenir sur les esprits, plongés dans un superstitieux respect, le lourd poids de l'influence cléricale.

Les écoles, les Missions culturelles dont le dévouement et le travail sont admirables réussissent-elles à soulever ce poids, véritable pierre tombale sous laquelle l'Indien mexicain est couché ? Je l'ai dit, il faudra alors que ces travailleurs prennent parti et qu'ils opposent à la propagande mensongère de l'Eglise une propagande solidement appuyée, non sur une négation, mais sur une idéologie positive. En dépit des apparences et des plaintes intéressées, le Mexique n'est pas encore délivré de son antique théocratie ; il reste à l'arracher des esprits où elle possède encore de profondes racines.

(Orizaba, Ver. Août 1933.)

JEAN DURIEZ.

BIBLIOGRAPHIE

(Je ne cite, ici, que des ouvrages généraux, où l'on peut trouver une infinité de références.)

BALDERRAMA (Luis C.) : El Clero y el Gobierno de México. México, Ed. « Centro Cultural Cuauhtémoc », 1927.

CABRERA (Luis) : La cuestión religiosa en México. Veracruz, Imprenta del Gobierno Constitucionalista, 1915.

PEREZ LUGO (I.) : La cuestión religiosa en México. México, Ed. « Centro Cultural Cuauhtémoc », 1927.

RAMIREZ CABANAS (Joaquin) : Las relaciones entre México y el Vaticano. Mexico Imprenta de la Secretaria de Relaciones Exteriores, 1928.

SENDER (Ramon J.) : El problema religioso en México. Madrid, Ed. « Genit », 1928.

TORO (Alfonso) : La Iglesia y el Estado en México. Mexico, Publicaciones del Archivo General de la Nacion, 1927.

L'ORDRE REGNE A BERLIN

Ce passage qui n'a pu trouver place page 9 vient immédiatement après le sous-titre : victoire dans la défaite et défaite dans la victoire.

C'est là le contraste qui sépare les luttes révolutionnaires d'avec les luttes parlementaires. Nous avons eu en Allemagne durant quarante ans de continues « victoires » parlementaires, nous marchions pour ainsi dire de victoire en victoire. Et le résultat en a été lors de la grande épreuve historique du 4 août 1914 : une déroute politique et morale allant jusqu'à l'anéantissement, un effondrement inouï, une banqueroute sans exemple.

ROSA LUXEMBOURG.

A NOS ABONNÉS

De nombreux abonnements partant du premier numéro (janvier 1933) arrivent à expiration.

Nous demandons à nos camarades de vouloir bien renouveler leurs abonnements d'urgence afin de nous éviter toute correspondance superflue et d'épargner des frais de recouvrement.